Liberation de Nancy

Nancy est libérée le 15 septembre 1944 par le 134 régiment d'infanterie de la 35° DI appartenant à la 3ème armée américaine de Patton.

15 septembre : Dans la nuit du 14 au 15, les F.F.I. s'emparent des bâtiments publics à Nancy. Alertés par radio les blindés américains arrivent à 11 heures place Stanislas. Nancy est libéré.



Photo M.GROSSE : les Troupes américaines arrivent à Nancy à 11h45 le 15 septemnbre 1944.



Major General (Then Colonel) Butler B. Miltonberger : Commanding Officer, 134th Infantry Regiment



Général Paul Baade Commandant de la 35 DI

Les derniers combats

Il y a soixante ans presque jour pour jour, Nancy est, après une interminable attente, libérée par l'armée américaine, le 15 septembre 1944. Récit d'un épisode glorieux et mouvementé de l'histoire de la ville

«M*ais enfin, que font-ils ? »* Cela fait maintenant quinze jours que les Américains sont à Toul. A 20 petits kilomètres. Depuis le 31 août, les Nancéiens attendent avec angoisse leur libération. Le 2 septembre, pourtant, on y avait bien cru. Il n'y avait plus que 200 soldats ennemis dans la ville ! Les Allemands s'en allaient. Plus de gardiens à la prison Charles-III, les résistants emprisonnés s'en étaient échappés. Mais Patton et ses GI sont immobilisés derrière la Moselle. Manque d'essence. Trop tard, l'occasion est passée. Dès le lendemain, le 3 septembre, les Allemands reviennent : 2 000 hommes dans les casernes, quelques blindés Tigre, minage systématique des alentours... Les résistants confiants, qui sont rentrés chez eux, sont à nouveau arrêtés. La répression reprend. Ainsi, le 6 septembre, un officier allemand, accompagné de sept soldats, perquisitionne au 5 de la rue Saint-Lambert chez Emile Rose, 56 ans. Ils y découvrent, dissimulé sous un tas de linge, un drapeau américain. L'homme est emmené dans la cour et abattu de deux coups de feu. L'occupation n'en finira-t-elle donc jamais ? Nancy doit attendre. Les Allemands résistent. On se bat à Gondreville, Villey-le-Sec, Flavigny, Bayon, Bezaumont, Loisy...

Dans la ville, les FFI s'impatientent. *« On pensait avoir des parachutages d'armements pour effectuer un soulèvement »,* se souvient Roland Legrand. A l'époque, Legrand, étudiant de 20 ans, se fait appeler Lenoir. Depuis un an, il distribue des journaux clandestins, sabote les installations téléphoniques, effectue des « récupérations » dans les entreprises nancéiennes. Le colonel Gilbert Grandval, qui dirige la résistance armée dans l'est de la France, refuse sagement de déclencher la guérilla : les centaines de FFI présents à Nancy ne disposent que de 200 armes. *« Une insurrection se serait transformée en bain de sang,* admet Roland Legrand. *L'exemple de Corcieux, dans les Vosges, où le maquis s'était soulevé dès le 6 juin et avait été anéanti, restait encore dans nos mémoires. »*

Mais, le 14 septembre, Arracourt, à l'est de la ville, est libérée. Il est alors temps pour les Allemands de quitter Nancy. La nasse se referme. Tous les moyens de transport sont réquisitionnés, vélos et landaus compris. *« Les Allemands foutaient le camp, mais on ne cherchait pas à être sur leur chemin. Ils tiraient dans tout ce qui bougeait »,* précise Roland Legrand. Les derniers éléments ennemis incendient les grands moulins Vilgrain et font exploser les ponts sur la Meurthe et sur le canal. *« Je me souviens d'être allé à Saint-Max porter un courrier »,* raconte Marie-Jeanne Bleuzet-Julbin, agent de liaison du réseau Brutus, qui informe les Alliés sur les mouvements des troupes allemandes. *« Devant moi, un résistant se fait arrêter par les Allemands. J'abandonne mon vélo, repasse le pont et rejoins Nancy à pied avec une belle frousse. J'entends alors derrière moi un grand fracas. Le pont venait de sauter ! »* Il n'y a plus ni gaz ni électricité dans la ville. L'assaut américain est imminent.

Ce même 14 septembre, Marius Piant, René et Roger Guyot s'engagent dans la forêt de Haye, vers les fonds de Toul. Ils y découvrent deux champs de mines mais observent que la RN4 n'est pas minée et peut permettre en son milieu le passage de véhicules. Vers 20 heures, les trois FFI atteignent Fontenoy-sur-Moselle et entrent en contact avec les premières sentinelles américaines. L'accueil est chaleureux. On leur offre des cigarettes, avant que des jeunes gens des environs qui les ont rejoints, en joie, se mettent à faire du bruit. Beaucoup trop de bruit ! D'autres soldats américains, inquiets, surgissent et mettent tout le monde en joue. Il faut s'expliquer et, quelques minutes après, nos trois résistants sont conduits au poste de commandement avancé des Américains, situé au café Lepersonne, à Gondreville. Là, on attend le capitaine avec inquiétude, car les trois FFI viennent d'apprendre que les Américains, persuadés de la présence massive des Allemands dans la ville, ont pointé 150 pièces d'artillerie sur Nancy et ouvriront le feu à minuit. A 20 h 45, le capitaine est là. Après discussion, il les envoie au QG de la division américaine. A 22 heures, c'est en Jeep que les FFI arrivent au fort de Dommartin-lès-Toul. On étale les cartes et, avec l'aide d'un officier américain francophone, les jeunes Nancéiens dressent la liste des obstacles et des endroits dangereux. Les Américains décident que trois colonnes partiront dès le

lendemain matin vers Nancy. L'une entrera par la rue de la Colline, l'autre par la rue de Toul, et la troisième descendra l'avenue Boufflers. A 9 h 30, le 15 septembre, les convois américains s'élancent.
A la même heure, dans Nancy, c'est l'agitation au PC des FFI, à la laiterie Saint-Hubert. On se compte. Pas moins de 430 personnes sont présentes. Les équipes non armées installent des chevaux de frise autour de la place Stanislas. La ville est aux mains des résistants. Vers 10 heures, des miliciens réfugiés dans les hôtels de Metz et Central ouvrent le feu. On riposte, et bientôt une vingtaine de miliciens se rendent. Une rumeur prend forme : *« Les Allemands reviennent. »* Les FFI se précipitent vers le cours Léopold. Fausse alerte.
Le premier char américain apparaît avenue Boufflers et les FFI, fous de joie, lèvent leurs barricades. A 11 heures, c'est l'euphorie, les chars américains sont place Stanislas, devant l'hôtel de ville pavoisé des drapeaux alliés. *« Je suis sortie avec une robe bleue, un corsage blanc et un chapeau rouge »,* se souvient Marie-Jeanne Bleuzet-Julbin, qui échappe de peu aux dernières escarmouches. La chasse aux tireurs isolés s'organise, en particulier au coin des rues de Toul et de Lorraine, dans l'immeuble occupé jusqu'alors par la Reichsbahn.

Pour Marie-Jeanne, Amouna, selon son nom de guerre, la libération est un immense soulagement. Elle regagne le 49 bis, rue Anatole-France, siège du refuge du réseau Brutus, situé en face de ce qui, quelques heures plus tôt, était encore les bureaux de l'Organisation Todt ! *« Nous nous sommes retrouvés entre nous. On avait besoin de souffler. Avec nos va-et-vient incessants de ces dernières semaines, nous étions de moins en moins discrets. On avait toujours peur d'être pris. »*
La guerre n'est pas finie. Depuis Bouxières-aux-Dames, de l'autre côté de la Meurthe, les Allemands continuent à tirer. Le 15 au soir, les Allemands tiennent toujours la rive droite de la Meurthe, et pas moins de 24 résistants perdront la vie au cours des combats. Les bombardements allemands font eux aussi de nombreuses victimes. Le directeur des hospices civils de Nancy dénombre une soixantaine de victimes entre le 16 et le 20 septembre, tandis que la clinique Vautrin Saint-Joseph en recense une dizaine. Dans la nuit du 10 au 11 octobre, neuf obus de gros calibre tombent sur Nancy, détruisant des maisons rue Sigisbert, rue Léopold-Lallemand, et endommageant aussi le lycée Poincaré. Le 24 octobre encore, un nouveau bombardement atteint les rues Alix-Leclerc, Auxonne, Hermite, et détruit un immeuble au 14 de la rue Kléber.
L'euphorie est donc de courte durée. Pour les habitants, les déplacements et le ravitaillement se font de plus en plus difficiles. Un couvre-feu est imposé par les Américains de 21 h 30 à 6 heures du matin. Les principales artères de Nancy sont réservées au trafic militaire. Aucun civil, à pied ou à vélo, ne peut se trouver sur la RN4, ni sur la rue Saint-Lambert, l'avenue Foch, les rues Saint-Jean, Saint-Georges, Sainte-Catherine. L'avenue du 20e Corps, la rue Henri-Bazin ainsi que la rue et la place Stanislas sont aussi zone militaire. Il faudra attendre le 10 décembre pour que les civils soient autorisés à se rendre jusqu'à Pont-Saint-Vincent, à Neuves-Maisons, à Saint-Nicolas-de-Port ou à Frouard.
Progressivement, le front s'éloigne de Nancy. Mais les cicatrices ne sont pas encore toutes refermées. Ainsi, le 15 janvier 1945, 200 à 300 individus, essentiellement étudiants, manifestent violemment devant les boutiques de commerçants « notoirement » collaborateurs : une chapellerie, un atelier de modiste, un buraliste et une épicerie sont pris d'assaut. Il faudra l'intervention de la police pour ramener l'ordre

La 35° DI existe de nos jours, c'est une division active de l'US Army.

Un monument rappelle les combats au Pont de Flavigny



<u>Les photos qui suivent sont extraites du site internet du 134 régiment d'infanterie US.</u>






DAM
GRAN



Going into Nancy.



NANCY IS FREE.
(Place Stanislas)



It would . . . seize Tomblaine . . . where it was planned to put in a treadway bridge.



Nancy pass.

Honor to the liberators of Nancy.



Generals Spaatz, Patton, Doolittle, Vandenberg, and Weyland (left to right) at the advance headquarters in Nancy, December 1944.

